

Echos de festival

31^e Festival de
Films de
Fribourg

Du 31 mars au 8 avril 2017

Photo : The Eagle Huntress



Pour mieux cerner l'âge du public-cible :

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films :
<http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :
<http://filmrating.ch/fr/verfahrenkino/suche.html?search=>

www.imdb.com
(en anglais). Pour contrôler l'âge d'admission, cliquer "Parents Guide for" et entrer le titre du film en v.o.

Sommaire :

Page 1

Dahab (Anwar Wagdi, Egypte 1953)

Page 2

The Eagle Huntress, docufiction d'Otto Bell, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Mongolie 2015

Page 3

The Birth of a Nation, Nate Parker, Etats-Unis 2017

Voyage à travers le cinéma français, Bertrand Tavernier, France 2016

Page 4

De Palma, Jake Paltrow, Noah Baumbach, Etats-Unis 2015

Mifune : The Last Samurai, Steven Okazaki, Japon 2015

Hashtag : # FIFF !

Permettez que je ne vous signale que trois des invités de marque de cette année : tout d'abord Pierre Rissient (80 ans), qui revenait pour la deuxième fois à la demande de Thierry Jobin. Il présentait **Gentleman Rissient**, un documentaire à lui consacré, réalisé par Benoît Jacquot, Pascal Mérigeau et Guy Seligmann. Autre icône invitée bien connue : Monsieur Cinémathèque, l'incontournable Freddy Buache (92 ans), qui présentait dans sa « carte blanche » cinq chefs-d'œuvre du 7^e Art. Quant au troisième invité, l'écrivain Douglas Kennedy (62 ans), il a passé presque en coup de vent à Fribourg. Il a avancé au premier samedi sa Master Class, puis expédié la présentation de trois ou quatre des six films de la section « Sur la carte de Douglas Kennedy » pour repartir le mardi.

Dans la section « Nouveau Territoire », le Népal proposait 19 longs et 5 courts métrages tournés entre 1977 et 2016. (voir le site officiel du festival : <https://www.fiff.ch>)

Pour la section « Diaspora », Myret Zaki, rédactrice en chef du magazine *Bilan* a réuni, à travers cinq films inconnus de non-Egyptiens, des comédies qui illus-

trent les réalités sociales et économiques de son pays d'origine, des années 1940 aux années 1990. Ce qui nous a permis de découvrir *Dahab* (Anwar Wagdi, 1953), avec la petite Fayrouz (1943-2016), véritable bête de scène, qui chante, danse (du ventre et des claquettes) et éclipse ses partenaires adultes avec un talent qui promettait une grande carrière. Shirley Temple avait tout à lui envier ! Mais elle n'a tourné que dix films et s'est retirée à dix-sept ans. Le film qui lui est consacré est gentil, pontifiant, mais l'enfant-actrice est étonnante.

Enfin, nous vous rappelons que *Planète Cinéma* (programme scolaire du FIFF) offrait aux écoles l'occasion de découvrir la diversité cinématographique internationale et d'acquérir des compétences d'analyse de l'image. Le programme scolaire du FIFF est choisi par des spécialistes de l'éducation à l'image. Notre site e-media.ch propose des fiches pédagogiques sur les films proposés aux écoles et a également ouvert, durant le festival, un [blog](#) où les élèves pouvaient écrire une critique sur un film vu au FIFF.

Sommaire (suite)

Page 5

Double Peine / Double Sentence, Léa Pool, Suisse 2017

Seconds / L'Opération Diabolique, John Frankenheimer, Etats-Unis 1966

Page 6

Train to Busan, Yeon Sang-Ho, Corée du Sud 2016

Missing you / Neol gi-da-ri-myeo, Mo Hong-jin, Corée du Sud 2016

Page 7

The Chosen : Forbidden Cave, Kim Hwi, Corée du Sud 2015

The Age of Shadows, Kim Jee-woon, Corée du Sud 2016

The Truth Beneath, Lee Kyoung-mi, Corée du Sud 2016

Page 8

El Orfanato / L'Orphelinat, Juan Antonio Bayona, Espagne 2007

Singing in Graveyards, Bradley Liew, Malaisie, Philippines 2016

Page 9

Le Disciple / (M)uchenik, Kirill Serebrennikov, Russie 2016

El Vigilante / The Night Guard, Diego Ros, Mexique 2016

Page 10

Angriff der Lederhosen-Zombies, Dominik Hartl, Autriche 2016

Hounds of Love / Love Hunters, Ben Young, Australie 2016



Aisholpan et son père, Rys Nurgaiev, à Fribourg (*The Eagle Huntress*)

Commentaires

Avant de vous présenter quelques (18) films que j'ai eu le plaisir de voir, je vous sou mets mon **barème** pour noter les films vus (***** étant la meilleure note !) :

* Sujet scabreux, horrifique, violent ou tout simplement inintéressant ou ennuyeux. Vacuité thématique, peu ou pas compensée par des effets visuels et techniques. Difficile, voire impossible à visionner dans un cadre scolaire. Aucun intérêt pédagogique a priori.

** Sans prétention, distrayant, dialogues et mise en scène souvent maladroits, thématique ne s'adressant pas à tous les publics. Difficilement exploitable dans le cadre scolaire.

*** Récit raisonnablement dynamique et attrayant, absence appréciée d'effets racoleurs, bon casting, mise en scène soignée, plutôt pour un public averti ou tout simplement mature.

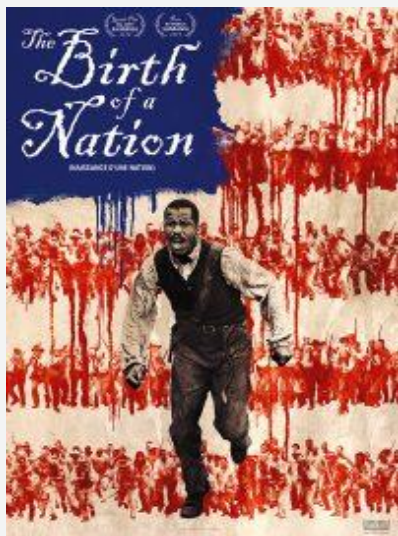
**** Très bonne adéquation entre le fond et la forme, thématiques prégnantes, traitées avec clarté et originalité, adaptées à un large public-cible curieux de tout et possédant un certain bagage culturel.

***** Très bonne adéquation entre le fond et la forme, thématiques intemporelles traitées avec clarté. Film exploitable dans 2 disciplines du PER ou plus. Eléments novateurs dans le langage cinématographique. Adapté à un large public.

Passons aux films, toutes sections confondues :

The Eagle Huntress, docufiction d'Otto Bell, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Mongolie 2015, 1h27– Film d'ouverture - Distribution en Suisse : Praesens Films *****

En Europe, la fauconnerie (art de dresser des oiseaux de proie à chasser) se pratique depuis des temps immémoriaux. « Faucon » est un nom vernaculaire qui s'applique à toutes sortes de rapaces (autre nom vernaculaire !). Gaulois, Francs, nobles au Moyen Âge et encore à la Renaissance, tous pratiquaient la chasse au faucon. De nos jours, dans les magnifiques paysages de l'Altaï, en Sibérie méridionale, cet art est vivace. Mais dresseur d'aigles est considéré comme un métier d'hommes. Ce qui ne facilite pas les choses pour Aisholpan, une adolescente de 13 ans qui, depuis l'enfance, observe son père dresseur d'aigles. On les prend au nid... On les dresse, et la tradition veut qu'on les relâche au bout de sept ans. Aisholpan réussit à convaincre son père de l'aider, envers et contre tout et tous, à capturer un aigle et à l'entraîner. « *C'est plus qu'un choix, c'est une vocation qu'elle a dans le sang* », affirme papa Nurgaiev. Sera-t-elle la première dresseuse d'aigles kazakhe ? La caution paternelle suffira-t-elle à briser l'opposition des anciens, et de la tribu en général ? Sera-t-elle la première femme, dans cette communauté musulmane où on ne porte pas le voile, mais où la femme doit tenir sa place, à faire un métier d'homme ? Et à s'y distinguer ? Ce documentaire, premier film d'Otto Bell, est sans doute un peu téléphoné (on sait que l'adolescente réussira), mais ce conte didactique se déroulant dans une communauté rurale ne manque pas d'intérêt et aurait eu sa place dans feu le programme « Connaissance du Monde ». Mais cela ne nuit en rien à son charme, son intérêt et son message progressiste. Père et fille



Surveillé par son maître esclavagiste (Arnie Hammer), Nat Turner (Nate Parker) exhorte les esclaves à l'obéissance (*The Birth of a Nation*)

dans la vie comme à l'écran, Aisholpan et Rys Nurgaiev étaient présents à Fribourg et sont allés, avec leur interprète, très souriants à la rencontre du public.

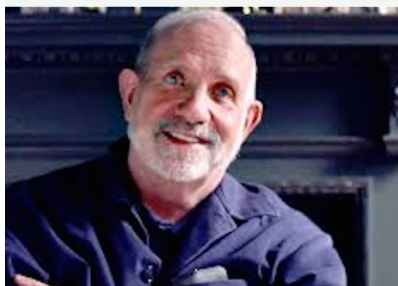
The Birth of a Nation, Nate Parker, Etats-Unis 2017, 2h – Film de clôture – Distribution en Suisse : Cineworx *****

Le titre de ce biopic qui parle d'esclavage et de construction de l'identité américaine est emprunté au célèbre film de D.W. Griffith, **The Birth of a Nation**, sorti en 1915 et qui peignait une fresque familiale sur fond de Guerre de Sécession. Le film eut un tel retentissement qu'il se hissa rapidement au rang de chef-d'œuvre du Septième Art. Néanmoins, tout comme **Gone with the Wind** (en 1950) « falsifiait » la réalité historique avec sa vision idyllique du "vieux Sud" avec de bons maîtres et des esclaves reconnaissants, l'épopée de Griffith édulcorait le propos raciste et faisait l'apologie du Ku Klux Klan. Nate Parker se sert de l'histoire tragique et authentique de Nat Turner, né en esclavage en 1800 dans le comté de Southampton en Virginie, condamné à mort en 1831. Avec une mise en scène crue d'une rare ultra-violence, jalonnée de bains de sang et de brutalités servant d'exutoire à des siècles d'injustice, Parker dénonce le racisme et l'inégalité des droits, et explique les explosions de violence comme l'aboutissement inéluctable des opprimés. Le Nathanael Turner de **The Birth of a Nation** est un esclave cultivé et bon prédicateur. Il se voit instrumentalisé par ses maîtres blancs pour prêcher la soumission auprès des esclaves indisciplinés. Après avoir été témoin, au cours de ses prédications dans d'autres plantations, des atrocités commises par les maîtres blancs, et en avoir lui-même souffert, il ouvre les yeux et son discours se transforme : il parle désormais de libération, de liberté et de droits, et ses paroles attisent la haine et

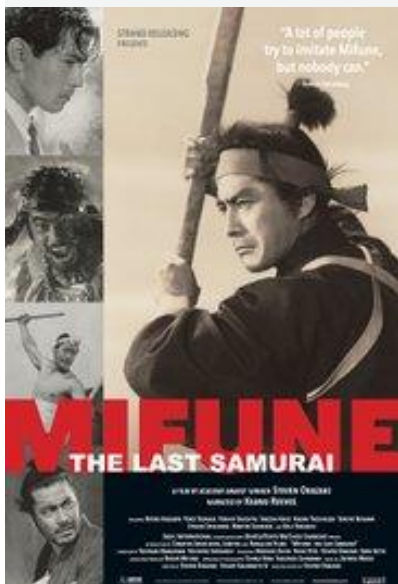
la fureur des opprimés et leur donne la force de passer à l'acte. Il se fait le porte-parole d'un Dieu maintenant vengeur et destructeur, ce même Dieu dont il communiquait auparavant des paroles lénifiantes : O ! paroles divines qu'il est si courant de détourner ! Comme il le dit lui-même : les Blancs ont trouvé des citations de la Bible qui servent leur but, les Noirs peuvent trouver dans cette même Bible des citations qui servent leur cause ! Le film de Parker n'est pas un chant d'espoir et de réconciliation, mais le constat d'une lutte qui fait de tous les Nathaniel ou autre Spartacus des martyrs, et non des chantres de la paix. Le soulèvement qu'il mène en août 1831 durera 48 heures, et se soldera par la mort d'une soixantaine de Blancs, et quatre à cinq fois plus de victimes noires. Nat Parker sera arrêté en novembre 1831, pendu, même décapité, écorché et dépecé, et les morceaux seront recyclés pour empêcher que ne se crée un autel à sa mémoire ! Exécuté tel le messie pour lequel il se prenait, il a même son Judas, un enfant qui l'a trahi auprès des Blancs et que l'on voit, dans une scène finale, en soldat nordiste pendant la Guerre de Sécession ! Portrait d'une Amérique marquée par la discrimination et la haine, une Amérique qui se fracture à l'aune des antagonismes entre Blancs et Noirs, ces discriminations que même huit ans de présidence Obama n'ont pas atténuées, pire, ont même exacerbées.

Voyage à travers le cinéma français, Bertrand Tavernier, France 2016, 3h13 – Film de clôture – Distribution en Suisse : Pathé Films *****

Le réalisateur Bertrand Tavernier est l'un de ces précieux cinéphiles qui réussissent à trouver les mots qu'il faut pour raconter le cinéma et la passion qu'il éprouve pour le 7^e Art. Tavernier entreprend un voyage à travers le cinéma français en parlant des films, des acteurs et des cinéastes qui ont



Brian de Palma répond à Jake Paltrow et Noah Baumbach



marqué sa vie. Ce connaisseur nous raconte les cinéastes Jean Renoir, Jean Vigo, Jean Becker, Julien Duvivier, Jean-Pierre Melville, Jean-Luc Godard, Robert Bresson, Claude Sautet, Claude Chabrol ou autre Marcel Carné, parle avec autant d'amour de Jean Gabin, son idole, que de Jean-Paul Belmondo. Que de « Jean » ! Il rend hommage également aux compositeurs Joseph Kosma et à Maurice Jaubert, qui a composé la musique de « *L'Atalante* » (Jean Vigo, 1934) ... Une plongée bouleversante dans une vie dédiée au cinéma. Citant plus de cent films, présentant des extraits d'une soixantaine en tout cas. Au travers de ses commentaires, de son érudition et de son enthousiasme communicatif, Tavernier nous offre une magnifique leçon de cinéma, un regard teinté d'humour, et nous donne une furieuse envie de redécouvrir tout ce cinéma qui s'est fait un peu rare sur le petit écran.

De Palma, Jake Paltrow, Noah Baumbach, Etats-Unis 2015, 1h50 *****

Jake Paltrow et Noah Baumbach, cinéastes tous deux, filment l'un de leurs maîtres, Brian de Palma : assis face à la caméra, il égrène ses souvenirs, ses convictions, ses rêves et ses désillusions. Un peu dans le style des « Plans-Fixes » chers à la Cinémathèque de Lausanne. Peu montré dans les salles grand public, mais salué par la critique américaine, ce documentaire (qui aurait coûté dix ans de travail ... mais l'interview a dû se faire le même jour !) raconte, à travers la carrière de l'auteur de *Carrie* (1976), *Dressed to Kill* (1981), *Scarface* (1983), *The Untouchables* (1987), *Mission : Impossible* (1996) ou autre *Carlito's Way* (1993), les affres d'un visionnaire dans la machine hollywoodienne. Dans ce long entretien, de Palma parle de sa vénération pour Alfred Hitchcock et pour le compositeur Bernard Herrmann, il évoque ses maîtres et amis, Mar-

tin Scorsese, Steven Spielberg, George Lucas, Francis Ford Coppola, Paul Schrader, et ses acteurs fétiches, Robert de Niro, Al Pacino, William Finley. Il se souvient de ses succès, de ses échecs, de ses 50 ans de carrière (son 1^{er} long métrage « *The Wedding Party* » remonte à 1969). Trop souvent, presse et public l'ont rejeté : trop osé, trop sanglant ! Peut-être a-t-il pris goût au sang durant son enfance passée non loin des salles d'opération de son chirurgien de père... Parce que du sang et du sexe, il y en a chez de Palma ! Ce qui en a choqué plus d'un à l'époque, et lui a même valu les foudres de la censure et de la critique américaine, que ses films dérangent.

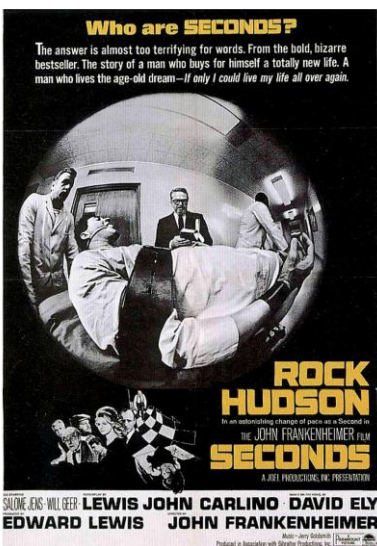
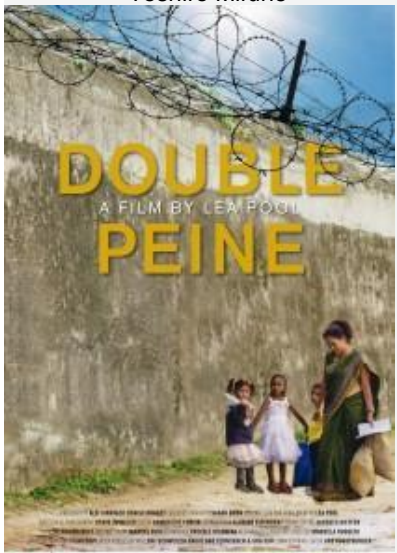
Les anecdotes pleuvent : sur l'ego des acteurs, sur sa clique formée de réalisateurs comme lui-même, sur ses différents collaborateurs ... Enjoué, sympathique, de Palma nous donne le sentiment agréable d'avoir été conviés à une « master class ». On ne voit que lui, on n'entend ni ne voit les deux réalisateurs qui lui font face. La patte de ces deux-là, on la reconnaît dans le choix des (80 si j'ai bien compté) extraits de films et des images d'archives : ce sont de vrais cinéphiles ! L'homme a passé sa vie à se battre, à refuser de s'aligner, et s'est finalement éloigné d'Hollywood pour ne pas être noyé dans le *mainstream*. Depuis 2013, il tourne très peu et presque uniquement en Europe.

Mifune : The Last Samurai, Steven Okazaki, Japon 2015, 1h20 ****

Mifune: The Last Samurai retrace le destin méconnu du plus célèbre de tous les acteurs japonais : Toshiro Mifune (1920 – 1997), raconté par de multiples témoins (acteurs, réalisateurs, techniciens, et aussi son fils Shirô Mifune, et le fils de Kurosawa, Hisao Kurosawa, etc.), y compris Spielberg et Scorsese, et est jalonné d'extraits de films et riche



Toshiro Mifune



en images d'archives. Dommage qu'il n'y ait aucune interview de Mifune. Enfant de missionnaires japonais, il est né et a grandi en Chine. Il fut enrôlé dans l'armée impériale japonaise pendant le 2^e Guerre Mondiale. Dès 1947, Mifune se lance, à 27 ans, dans la carrière d'acteur : il enchaînera plus de 130 films. Il fut l'acteur fétiche d'Akira Kurosawa, avec lequel il a fait 16 films en 17 ans pour la Toho, depuis *L'Ange ivre* (1948) jusqu'à *Barberousse* (1964) qui marqua la fin de leur collaboration, pour différences irréconciliables de concepts artistiques. On leur doit des chefs-d'oeuvre comme *Ras-hômon* (1950), *Les Sept Samouraïs* (1954), *Le Château de l'araignée* (1957) ou autre *Yojimbo* (1961) (dont on dit qu'il fut plagié par Sergio Leone, dans *Per un Pugno di Dollari*, au grand dam de Kurosawa !). Après sa rupture avec Kurosawa, Mifune tourna, dès 1968, pour les Américains. Certains se souviennent sans doute de *Grand Prix* de John Frankenheimer (1966), *Hell in the Pacific* de John Boorman (1968), *Red Sun* de Terence Young (1972) ou encore *1941* de Steven Spielberg (1980). La prestation qui l'a fait connaître le plus du grand public américain, c'est son rôle de Toranoga dans la série *Shogun* (1980). Mifune, figure mythique du cinéma japonais, adorait les voitures puissantes, et ne crachait pas dans son verre. Il meurt à l'âge de 77 ans. Le commentaire du film est dit par le comédien Keanu Reeves.

Double Peine / Double Sentence, Léa Pool, Suisse 2017, 1h43 - Passeport suisse, Distribution en Suisse : Filmcoopi Zurich *****

La plupart des femmes incarcérées sont mères. Qu'advient-il alors de leurs enfants ? Vivent-ils le même déchirement au Népal qu'au Canada, en Bolivie ou à New York ? Le film est construit en quatre chapitres : chacun étant

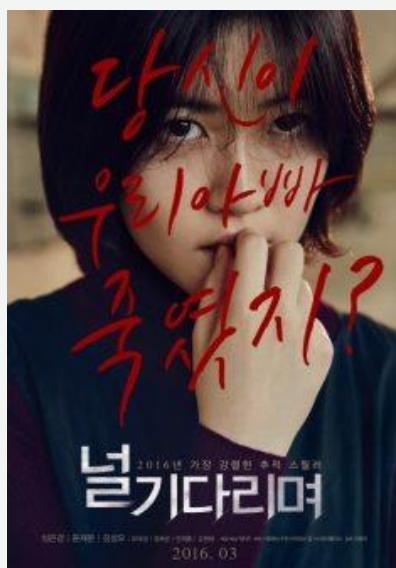
consacré à un pays. Bien des femmes incarcérées sont mères ou sur le point de l'être. Selon les lois du pays, la mère en prison peut soit garder son ou ses enfants avec elle, en prison, soit en être séparée : ils sont alors confiés à la famille, ou à l'Etat. Le film adopte la perspective de l'enfant, la cinéaste observe certains d'eux au quotidien. Elle présente l'intervention d'institutions qui prennent en charge ces enfants séparés de leurs mères, et organisent des rencontres entre elles et eux. Il existe une « Charte des droits des enfants dont les parents sont détenus », mais est-elle vraiment appliquée, et même si elle l'est, peut-elle compenser la séparation ? Trop souvent, ils vont garder de cette période d'incarcération des marques, des blessures qui ne guériront plus. Le film de Léa Pool invite à une réflexion sur ce sujet trop souvent ignoré et à un débat pour trouver des solutions plus aptes à garantir le développement et la dignité de ces enfants.

Seconds / L'Opération Diabolique, John Frankenheimer, Etats-Unis 1966, 1h46 (Carte blanche à Douglas Kennedy) *****

Film quasi invisible depuis sa sortie, ce thriller prémonitoire a pourtant tout du classique. Réalisé par John Frankenheimer, sur un générique de Saul Bass et une musique de Jerry Goldsmith, ce film cauchemardesque raconte comment un quinquagénaire, Arthur Hamilton, qui s'ennuie dans sa vie d'homme marié et de cadre dans une banque. Il s'achète auprès d'une mystérieuse clinique une nouvelle vie, pour 30'000 dollars (un prix assez raisonnable, 230'000 dollars actuels) : il aura un physique tout neuf grâce à la chirurgie esthétique, de nouveaux papiers, et renaîtra artiste peintre sur la côte californienne. Le prix inclut même la fourniture d'un cadavre pouvant passer pour le sien : ainsi la famille pourra l'enterrer ! Une nouvelle vie commence pour Tony Wilson (le beau



Ki-Bum (incarné par You Seong-oh Kim) le tueur de *Neol gi-da-ri-myeo (Missing You)* (affiche du film ci-dessous)



Rock Hudson) à Malibu, dans une superbe villa avec majordome. Wilson rencontre même une superbe blonde qui devient sa maîtresse, et qui lui présente ses amis, des nantis avec lesquels il n'a guère de points communs. Un soir, sous l'effet de l'alcool, il lâche quelques révélations sur son passé. Mal lui en prend : le cercle de ses nouveaux « amis » (qui ont tous subi la même opération que lui, mais cela, il l'ignore !) se referme sur lui. À trop parler il est devenu un maillon faible de l'organisation. Rejeté, isolé, atteint d'un mal-être viscéral, il se sent de nouveau prisonnier d'un quotidien dont il ne veut pas, à tel point qu'il demande une nouvelle opération. On l'emmène en salle d'opération, mais est-ce bien pour faire de lui un nouvel homme ? Par son ambiance kafkaïenne et diabolique (grâce aux cadrages déformants des gros plans, au noir-blanc, à des accords dissonants), cette négation de la deuxième chance dans la vie est tout aussi intense et aboutie que des versions plus récentes de la même thématique comme celle de *Self/less* de Tarsem Singh (2015)

Train to Busan, Yeon Sang-Ho, Corée du Sud 2016, 1h58 *****
 Yeon Sang-ho, jusqu'alors spécialisé dans l'animation, dirige cette fois-ci des personnages réels et narre une haletante histoire entre film catastrophe et film d'horreur, tout en offrant une critique sociale et politique, dans un monde infesté de zombies. L'express KTX (TGV coréen roulant à une vitesse folle) garantit un huis-clos infernal dans un espace restreint, où les possibilités de se cacher sont minimes. Des attaques de zombies féroces, rejets de la société enragés dont la soif de sang est inextinguible jalonnent l'action de scènes d'une violence très gore. Seok Woo, cadre divorcé et toujours débordé, a peu de temps à consacrer à sa fille, Soo-an. C'est pourquoi il accepte d'accompagner l'enfant jusqu'à Busan, où elle va rejoindre sa mère. Le père

et la fille se retrouvent dans le train KTX qui doit les conduire à Busan. Mais une épidémie, due à une catastrophe chimique et propagée par une horde d'individus contaminés, frappe le pays, transformant ses victimes en zombies avides de chair et de sang. Une jeune femme contaminée est entrée dans le train et commence à répandre le virus parmi les passagers. C'est bientôt la panique à bord... Les passagers, de tous âges, sexes et classes sociales, se livrent à une lutte sans merci pour rester en vie jusqu'à Busan, leur possible port de salut. En nous cloisonnant dans un microcosme d'une société malade où les riches écrasent les pauvres, le film suscite, grâce à une mise en scène énergique et efficace, la réflexion tout autant que l'émotion.

Missing you / Neol gi-da-ri-myeo, Mo Hong-jin, Corée du Sud 2016, 1h48 – « Cinéma de genre : Histoire de Fantômes » ***

Un thriller qui nous est vendu comme « poisson » ! La petite Hee-joo a perdu son père adoré alors qu'elle avait 7 ans. Un matin, elle s'est réveillée à côté du cadavre ensanglanté de son papa, détective, tué selon toute vraisemblance par le serial killer Ki-bum sur lequel il enquêtait. Ki-bum a la sale gueule de l'emploi : il est arrêté, reconnu coupable d'au moins sept meurtres, dont un seul peut lui être formellement attribué. Il n'est donc même pas condamné à vie, « faute de preuves » autres que circonstancielles. Quinze ans plus tard, après avoir purgé sa peine, il sort de prison. Un moment particulier pour la jeune femme qu'est devenue Hee-joo, tout comme pour l'ancien partenaire de son papa, Dae-young, qui attendaient tous deux ce jour pour régler le compte du monstre. Chacun de son côté, à l'insu de l'autre, surveillent Ki-bum. Et comme par hasard, juste après la levée d'érou, des meurtres



Affiche de *The Chosen – Forbidden Cave*



Affiches de *The Age of Shadows* et *The Truth beneath*



ressemblant furieusement aux sept autres reprennent, s'enchaînent, et on découvre qu'il n'y a pas un, mais des tueurs. *Missing you* : derrière ce titre faussement romantique et nostalgique, derrière ce verbe qui peut être interprété de plusieurs façons, se cache une saga de la vengeance à la hot sauce coréenne. Justice va être faite, implacable !

The Chosen : Forbidden Cave, Kim Hwi, Corée du Sud 2015, 1h45 – « Cinéma de genre : Histoire de Fantômes » *

Le film tiré du livre du même nom, nous plonge dans l'univers du chamanisme et de l'exorcisme. Hye-in, une journaliste, espère depuis longtemps pouvoir filmer un exorcisme. Elle fait la connaissance de Jin Myeong, psychiatre, professeur et exorciste, qui tente de guérir les individus souffrant de possession. Jin Myeong accepte la présence de la journaliste Hye-in (la présence d'une femme !) à ses côtés lors d'une séance durant laquelle l'esprit à exorciser va dévoiler une puissance terrifiante et malmener l'exorciste, son assistant et la patiente Geum-joo. Le gros du film se déroule non pas dans une cave, mais dans un hôpital psychiatrique. Le praticien chamanique officie tel un psychiatre qui aide les patients à chasser leurs mauvais esprits, voire les démons. Une bonne chose : la mignonne petite fille possédée par l'esprit du serpent a soudain une tête de vipéridé ! Mais cela ne sauve pas le film ! Le cinéma coréen a beaucoup à offrir, mais tout n'est pas bon dans le cinéma coréen.

The Age of Shadows, Kim Jee-woon, Corée du Sud 2016, 2h20 – Séance de Minuit *****

À la fois fresque historique et saga d'espionnage dans les années 1920, pendant l'occupation de la Corée par le Japon. Lee Jung-Chool, autrefois membre du Mouvement pour l'indépendance de la Corée, est maintenant capitaine

de la police coréenne, à la solde de la police nipponne ! Il a été chargé de démanteler un réseau de la résistance coréenne luttant pour l'indépendance, «The Righteous Brotherhood». Pour accomplir sa mission, Lee se fait passer, auprès de Kim Woo-jin, un marchand d'art, pour un amateur d'art coréen qui s'intéresse à ses oeuvres. On suppose accessoirement que Kim Woo-jin dirige une branche locale du réseau. Les deux hommes sont au fait de la réelle identité et des intentions de l'autre, mais ils se rapprochent néanmoins, par une soirée de beuverie, pour en savoir plus et peut-être aussi parce qu'une amitié est née. La Résistance veut acquérir à Shanghaï des explosifs pour lancer une attaque contre le gouvernement japonais en Corée. Kim Woo-jin se rend en Chine, Lee Jung-Chool, accompagné d'un officier japonais fanatique, aussi. Le Mouvement suppose qu'il y a des traîtres en son sein et s'efforce de découvrir les brebis galeuses. Le marchand d'art et le capitaine de police se rencontrent, se jaugent, et prennent le train du retour, Lee fermant les yeux et donnant même un coup de main à ses compatriotes, tout en essayant de sauver sa peau et son poste. Dans ce climat glauque de suspicion, de mensonge, de terreur et de double-jeu, tous les personnages sont entraînés dans une machine de mort plus forte qu'eux.

The Truth Beneath, Lee Kyoung-mi, Corée du Sud 2016, 1h43 – Compétition internationale ***

Sombre thriller politique, fourbes d'Asiates plein pot ! Jong-chan est en pleine campagne pour sa candidature à l'Assemblée Nationale, avec le soutien enthousiaste de sa femme, Yeon-hong. Mais leur fille, Min-jin, disparaît soudainement. Jong-chan, persuadé qu'il s'agit d'une nouvelle fugue de leur benjamine, n'est pas trop perturbé et se concentre sur les voix à conquérir. Yeon-hong se retrouve seule à la recherche de la vérité



Geraldine Chaplin (la medium), Belén Rueda (Laura) et Alejandro Camps (Victor) dans **El Orfanato**



Le Pepe (ou) Joey Smith de **Singing in Graveyards**



dans un contexte obscur, mensonger, jonché de trahisons et de mensonges, politiques et privés, un monde où les adultes ont oublié leurs responsabilités envers les enfants. Le couple impose peu à peu, de révélations en découvertes. Les monstres ne sont peut-être pas ceux que l'on pensait ! Mélodies lancinantes, atmosphère nocturne, scènes pluvieuses. Gros plans, split screens, juxtaposition de scènes, flash back, rebondissements : on est scotché à un récit plus que complexe, presque ampoulé, dans lequel rien n'est prévisible.

El Orfanato / L'Orphelinat, Juan Antonio Bayona, Espagne 2007, 1h47 – « Cinéma de genre : Histoire de Fantômes » *****

Laura emménage avec son mari docteur et son fils adoptif Simón dans la maison de son enfance, l'orphelinat, une belle demeure isolée, où elle a grandi. Elle veut y fonder un centre d'accueil pour jeunes handicapés. Mais après quelques jours, le petit garçon se conduit étrangement : il s'est trouvé des amis invisibles, qui lui organisent des jeux de piste. Par petites touches, en explorant et aussi en évitant les recoins sombres de la grande demeure, ou ceux des grottes qui s'ouvrent sur la mer proche, la jeune femme comprend qu'un lourd secret est enfoui au cœur de l'orphelinat, des enfants ont disparu dans des circonstances mal expliquées. Les ombres mouvantes, les craquements inquiétants, les portes qui claquent (sans prévenir) de cette ancienne bâtisse plombent l'atmosphère, et font de la bâtisse une entité menaçante. Entre mère et fils existe un lien très fusionnel, une complicité très forte. Ensemble ils effectuent une chasse au trésor, laquelle pèsera lourd dans le drame, elle l'écoute parler de ses amis imaginaires, jusqu'au jour où elle perd patience, et c'est le drame. Simón disparaît, Laura, folle d'inquiétude, essaie envers et contre tous de faire le lien entre le passé et le présent, entre le

monde de l'enfance, de Simón, et celui des adultes, le sien. Elle n'y parviendra que trop bien. Un excellent film de fantômes, aux qualités esthétiques remarquables, qui met merveilleusement bien en scène le surnaturel dans de superbes décors naturels

Singing in Graveyards, Bradley Liew, Malaisie, Philippines 2016, 2h23 – Compétition internationale – « Cinéma de genre : Histoire de Fantômes » ***

C'est un peu comme si on découvrirait un sosie de Keith Richards, Pepe Madrigal, qui se produit depuis 35 ans dans les bouges de Manille, en imitant la légende du rock philippin Joey Smith, son idole. Pepe Madrigal est vieux, décharné (on le voit, avant le générique, nu comme un ver, de dos – rassurez-vous – se contemplant dans un miroir), il n'a que la peau et les os. On découvre bientôt qu'il se nourrit exclusivement de porridge au chocolat et de racinette, ceci expliquant peut-être cela. Il ne roule pas sur l'or, il a de moins en moins de contrats, sa mémoire flanche, et il est très seul, sa famille ne se soucie guère de lui et tous ses amis sont morts : c'est au cimetière qu'il leur rend visite. Voûté, la tignasse blanche trop longue et le chapeau enfoncé sur le front, il laisse peu voir son visage, juste son menton un peu simiesque. Lorsqu'on lui propose de passer en vedette américaine pour le « come back » de son idole Joey Smith, icône du rock philippin, Pepe alias « Joey Pepe Smith » n'hésite pas. Il propose même d'écrire une chanson d'amour originale pour l'occasion. Mais rien ne va se passer comme il aurait pu l'espérer. Bonne performance du célèbre Pepe Smith, âgé de 69 ans, dont le nom complet est Joseph William Feliciano Smith, et le nom de scène soit Joey Smith, soit Pepe Smith ! Il joue ici un double rôle, il est durant tout le film lui et un autre. Une réflexion un peu déstabilisante sur le troisième âge, la nostalgie du passé, la solitude faite par un



Piotr Skvortsov qui incarne le lycéen Venya dans *(M)uchenik*



Leonardo Alonso incarne Salvador dans *El Vigilante* et Diego Ros, le réalisateur du film



vieux briscard qui se sent lentement disparaître, consommé comme le personnage enfermé dans le corbillard (en feu) qui lui sert de voiture. Dur d'entrer dans le film, vu le charisme nul du personnage principal. Il faut décidément faire un film analogue sur Johnny Hallyday ou Keith Richards pour qu'un public européen puisse entrer dans une telle composition.

Le Disciple / (M)uchenik, Kirill Serebrennikov, Russie 2016, 1h58 – Compétition internationale *****

Le titre *(M)uchenik* (Muchenik signifie « Martyr », et Uchenik « Disciple », sauf erreur) nous focalise sur le rapprochement entre le martyr et l'élève. Est-ce pour cela que le titre international est « *The Student* » ? Un titre qui sent mauvais l'école, le fanatisme religieux, la radicalisation des jeunes, des thématiques actuelles et brûlantes. Dans la Russie balte contemporaine, à Kaliningrad, un jeune étudiant pas comme les autres, Venya (Piotr Skvortsov), se lance dans la lecture intensive de la Bible, et se persuade que le monde est entre les mains du mal, incarné avant tout par la professeur de biologie. Il décide donc de défier la morale et les croyances des adultes qui l'entourent. Il refuse de prendre part aux cours de natation mixtes, choqués par les bikinis des adolescentes. Manoeuvre réussie : Venya est exempté de natation, grâce à la naïveté de sa mère qui le croit seulement timoré. Le voilà convaincu que sa lecture assidue de la Bible lui donne le pouvoir de manipuler l'autorité, sous toutes ses formes. Il conteste l'enseignement en général, la théorie de l'évolution en particulier. Il va aller toujours plus loin dans son refus des règles sociales. Sa foi religieuse bouleverse l'ordre et l'équilibre de l'école, les esprits s'échauffent, la peur règne, et en même temps, l'attirance qu'éprouve pour lui un élève infirme croît, à la grande

irritation de Venya. Même si l'on sent souvent que le film est une adaptation à l'écran d'une pièce du dramaturge allemand Marius von Mayenburg, le propos est très fort. Effrayant d'authenticité dans notre actualité où les contestations fondées sur des motifs religieux exacerbent les esprits, dans le système d'éducation comme dans la société en général, ce film sur l'intégrisme religieux, le retour à l'obscurantisme nous entraîne dans une plongée infernale. Film à thèse d'une noirceur certaine, mais que des éclairs d'humour noir nous aident à supporter.

El Vigilante / The Night Guard, Diego Ros, Mexique 2016, 1h16 – Compétition internationale *****

Salvador est gardien de nuit d'un site en construction sur les hauteurs de Mexico City. Une nuit, lors de la célébration de l'Indépendance, Salvador tente à maintes reprises de quitter son lieu de travail pour rejoindre sa femme sur le point d'accoucher. Mais toujours un obstacle surgit : un cadavre a été trouvé dans une camionnette en contrebas du chantier et son témoignage est requis. Ainsi que celui de l'autre gardien de nuit, Hugo, qui contredit le sien. Dans le chantier, des vols de cuivre ont été commis. Un enfant, caché dans une réserve, essaie de s'enfuir et refuse de suivre son « père », affirmant que ce dernier veut le vendre. Une jeune femme, que son collègue lui présente comme une nièce, est tuée d'une balle perdue. La police semble compromise dans les incidents de la nuit. Une série de situations absurdes et improbables font de cette nuit-là une expérience kafkaïenne et éprouvante. Interrogé par la police, Salvador ne leur dit pas tout, lance quelques demi-vérités qui prennent des proportions dramatiques, et la tension ne relâche jamais. L'intrigue de ce thriller (qui de temps à autre prend le ton plus léger de la comédie noire) se développe dans une atmosphère surréaliste et cau-



Un zombie freiné par des bâtons de skis



chemardesque et on ne cesse de se demander si Salvador va pouvoir quitter le site vivant, et honnête comme il y est venu le soir auparavant. Etonnant comme un chantier de nuit, isolé sur les hauts de montagnes surplombant Mexico où brillent mille lumières, peut vous donner des frissons d'angoisse.

Angriff der Lederhosen-Zombies, Dominik Hartl, Autriche 2016, 1h18 – Séances de minuit **

Ce film-là, c'était un des films de minuit. Tous les soirs, le festival programme un film trash, ou olé olé, ou ultra-violent, et ces séances sont très fortement fréquentées. Ce film de morts-vivants autrichien se déroule dans les Alpes autrichiennes ! Un groupe de jeunes participe à une fête de la bière dans un refuge de montagne bientôt envahi par des zombies. Lesquels le sont devenus à cause d'un propulseur défectueux de neige carbonique. La zombification se répand par morsure, la maladie se révélant par des pustules vertes sur la peau. Mais ces zombies sont mélomanes : dès qu'ils entendent de la musique (des tubes autrichiens, bien entendu), ils s'immobilisent. Une grosse Bertha aux tresses blondes avec un fort accent autrichien prête main forte aux deux jeunes qui se battent contre les morts, des biches à tête de loup carnivores, beaucoup d'hémoglobine, d'entrailles, de cervelle, un snowboarder zombie qui se retrouve muni d'une ramure de bâtons de ski plantés en diagonale dans ses yeux, ce qui n'est pas pratique pour circuler. De tout le film, une seule paire de Lederhosen !

Hounds of Love / Love Hunters, Ben Young, Australie 2016, 1h48 - Séances de minuit *

L'intrigue se situe en Australie, dans un faubourg résidentiel de Perth, à Noël 1987. Personne ne se doute qu'un couple de tueurs en série sévit dans les parages,

enlevant, torturant et tuant des adolescentes. Un soir, Vicky est abordée par John et Evelyn White, deux trentenaires et elle les suit. Ils l'invitent dans leur maisonnette, dans un quartier pavillonnaire, lui offrant joints et boissons. La tête lui tourne, elle réalise trop tard qu'elle a été droguée. Le couple de prédateurs séquestre la jeune fille, l'attache à la tête d'un lit, l'écoute hurler à la mort (on se demande comment quelques planches de bois clouées sur la fenêtre coupent le son), paniquée en voyant les prédateurs s'embrasser fougueusement à l'ouïe de ses cris. Que vont-ils inventer ? On ne le saura pas : tout se pratique hors champ, on ne comprend pas très bien comment fonctionne ce couple. Ils chassent ensemble, mais après ? Vicky va chercher par tous les moyens à échapper à la mort qui l'attend très certainement. Elle cherche la faille dans le lien affectif de ses kidnappeurs, pour s'en servir et sauver sa peau. D'emblée, John semble attiré par Vicky, ce qui déroute et irrite sa compagne. Laquelle serait privée de ses enfants, que John aurait éloignés. Il lui a offert un grand chien. En guise de dédommagement ? Tout n'est pas parfait entre eux : Vicky pourrait-elle profiter de ce fait ? Basé sur des événements réels, ce thriller qui se veut très angoissant nous laisse un peu, beaucoup sur la réserve. Si on veut déjà faire un film sur des psychopathes, qu'on nous explique, après les avoir définis individuellement (ce que le film fait), comment ils fonctionnent en couple. On est resté sur sa faim.

Pour le palmarès, merci de vous plonger dans le site officiel du FIFF, dont les coordonnées se trouvent ci-après. Nous aurions voté pour **(M)uchenik**, mais qui sommes-nous pour attribuer un prix, nous qui n'avons pas cou-

vert toute la compétition internationale (13 longs métrages) ? Toujours aussi assidûment fréquenté, le 31^e FIFF a séduit près de 43'000 spectateurs, confir-

mant son succès auprès du public. La 32^e édition aura lieu du 16 au 24 mars 2018, réservez d'ores et déjà ces dates !

Pour en savoir plus

Site officiel du FIFF, avec palmarès 2017 :
<https://www.fiff.ch/fr>

Site www.e-media.ch

Fiche pédagogique du film *The Eagle Huntress* :
<http://www.e-media.ch/documents/showFile.asp?ID=9093>

Fiche pédagogique de *The Student / (M)uchenik* :
<http://www.e-media.ch/documents/showFile.asp?ID=9145>



Suzanne Déglon Scholer enseignante, chargée de communication PromFilm EcoleS, mars 2017